

La langue de l'abbé Pierre

Je me lève doucement, le jour s'étire derrière la fenêtre. On dirait un drap qu'on secoue sur la mer. Le parquet grince sous les pieds nus, l'air est humide comme si le ciel avait pleuré dans la nuit : tout est silencieux.

Nous sommes le 17 juillet 2024, je suis en Bretagne pour les vacances, loin de Paris et de son tumulte, dans cette maison où je viens me ressourcer. Je devrais être paisible, mais ce matin, quelque chose est différent, comme un grondement au loin, un pressentiment inexpliqué.

Je serre la tasse de café noir entre mes mains, laisse la chaleur infuser lentement, regarde au-dehors les lignes fragiles évoluer sur l'eau, la lumière qui joue sur les vagues. J'allume la radio, la vieille boîte marron de mon père, celle avec l'antenne tordue, que

je dois tapoter pour capter les voix. Au début, c'est un bourdonnement flou, un fond de mots. Puis, le ton change. Quelque chose dans la tonalité du journaliste : un timbre plus sec, grave. Je tends l'oreille.

« Agressions sexuelles. »

Je soupire. Encore une sordide affaire. Je reprends un café, essaie de rester dans ma bulle, mais la radio insiste. Les mots se répètent, forcent. Et tout à coup, comme du froid dans la nuque.

« Appel à témoins. »

Je me redresse. Et là, j'entends :

« L'abbé Pierre. »

Le nom claque. Brutal. Inconcevable.

Je manque de défaillir. Le café n'a plus de goût, plus d'odeur, devenant flaque brûlante suspendue à mes doigts tremblants. Mon ventre se serre, le cœur aussi.

Ce nom... c'est le mien. Mon nom secret, mon nom interdit. Celui que j'avais enfermé à double tour dans une pièce sans fenêtre. Et voilà qu'on le hurle à la radio.

Tout remonte. Comme un reflux acide qui se déverserait en tsunami intérieur.

Je lâche la tasse.

Elle ne se brise pas, tombe presque en apesanteur, puis roule sur le parquet. Le liquide se répand progressivement comme le sang noir d'un secret éventré. Je ne peux plus bouger. Je reconnais cette sensation : ce n'est pas la première fois que mon corps me prévient

avant ma tête. Je titube, m'assieds sur la marche, les yeux fixant le mur d'en face. Tout est flou, tout tremble. C'est une faille qui s'ouvre, une ancienne blessure que je croyais scellée. Une faille qui, sans prévenir, hurlerait comme une prisonnière poussant un cri silencieux depuis un demi-siècle.

Je l'ai connu.

Je l'ai vu.

Il a abusé de moi.

Les mots s'enchaînent. « Appel à témoins », « silence des victimes », « omerta institutionnelle ». Et toujours ce nom comme une gifle : l'abbé Pierre. L'homme aux pauvres et aux discours enflammés.

Je me lève, vacille comme un automate, vais chercher mon téléphone. Les doigts tremblent, les yeux brûlent, j'entends battre le cœur dans mes tempes.

Je dois parler. Composer le numéro. Celui qu'ils ont donné à la radio. Celui pour les victimes. Celui pour les gens comme moi. J'entends les tonalités. Une. Deux. Trois. Le répondeur s'enclenche. Une voix m'invite à laisser un message. Je bredouille mon prénom, dis que j'appelle pour ça. Pour l'abbé Pierre. Pour ce que j'ai entendu. Et je sens ma gorge qui rétrécit, ma langue qui s'assèche. Le mot reste coincé, se débat à l'intérieur. Je serre les dents. Et, dans un souffle, comme on sauterait dans le vide, je lâche :

— J'ai été agressée... par lui. Par l'abbé Pierre.

Je laisse mes coordonnées, puis raccroche. Un sentiment de gêne m'envahit, je ressens presque de la

culpabilité d'avoir osé soulever quelque chose d'inconcevable. Comme si l'air s'était alourdi. Honteuse, persuadée que personne ne me rappellera. Parce que je n'étais qu'une enfant, parce que ce que je viens de dire heurtera le monde, qui préfère toujours qu'on taise la vérité. Je pense que l'abbé Pierre sera protégé. Comme tant de fois, je crains que ma voix ne se perde.

Et je reste là, debout dans la cuisine. L'odeur du café est retombée, le silence revenu, mais ce n'est plus le même, celui-ci est épais, réverbère aux murs. Il a une forme, une densité. Je me remets à respirer, essaie de reprendre possession de mon corps, de mes pensées. Mais tout oscille en vrac : les images, les sensations, les bouts d'enfance qui remontent sans prévenir.

Je ne sais pas quoi faire, je n'ai jamais su quoi faire avec ça. L'oubli, pendant longtemps, a été ma manière de survivre. Je suis en train de rompre l'accord tacite que j'avais passé avec cette petite fille. Comme s'il s'agissait de me trahir. Ou peut-être enfin vais-je me rejoindre ?

Vont-ils me recontacter ? Est-ce moi qui dois rappeler ? Et si je me fixe trop longtemps à cette attente, vais-je me perdre à nouveau ?

Alors je me poste près du combiné. Je n'allume pas la télé. Pas tout de suite. Je ne veux pas trop de bruit. Mais la radio, oui, je la laisse en fond. Je veux savoir, entendre si d'autres parlent, si d'autres,

comme moi, se lèvent. Je tends l'oreille, comme on espère un passage secret. Un signal, un écho.

Chaque voix qui témoigne, chaque phrase qui tombe me renverse. Et en même temps, je les absorbe, me nourris d'elles, m'ancre à elles.

Je ne suis pas folle.

Je ne suis pas seule.

Je ne suis pas la première.

Je ne suis pas la dernière.

Et si je suis encore vivante aujourd'hui, c'est peut-être que ma parole compte.

Quelques jours passent et le téléphone sonne. Numéro inconnu. Mes contacts ont une mélodie particulière ; là, ce n'est pas la même sonnerie que d'habitude, comme si le son avait changé de nature. Comme si chaque vibration portait en elle les battements d'un cœur ancien. Le mien. Habituellement, je ne réponds pas. Mais, portée par un espoir discret, je décroche. Les doigts tremblent à peine quand à l'intérieur c'est un séisme.

Une voix. Calme. Empathique, qui me parle doucement. M'expliquant qu'elle fait partie du cabinet Égaé, recueille les témoignages. Me remercie. Me confirme qu'ils m'ont entendue, que mon message a été reçu, que je ne suis pas une ligne perdue parmi tant d'autres.

Je ne m'attendais plus à ce qu'on me rappelle. Et pourtant. Je commence à parler, la voix tremble, cherchant les mots, parfois interrompus par l'émotion.

Silence à l'autre bout. Mais pas comme du vide, un silence empli d'écoute, qui contient. Je me tais. Parce que les paroles une fois sorties ne sont pas des mots mais des pierres qui s'entrechoquent, un fracas qui cogne.

C'est alors que cette femme me dit, comme on poserait la main sur un souffle : « On vous croit. »

D'un seul coup, je pleure. Pas de grandes larmes, pas de sanglots. Non. Une tristesse silencieuse, raide, retenue. Un effondrement lent en dedans. Je pleure à l'intérieur, c'est là que ça fait le plus de bruit. Quelque chose qui me déchire par saccades.

Ces mots, je ne les avais jamais entendus, pas une seule fois en cinquante ans. Alors, j'avais gardé cette agression en moi, au fond d'un abri intérieur. À cet instant, quelque chose commence à changer. Peut-être pas la fin de la douleur, mais le début d'un chemin. Je sens que, peut-être, une écoute est enfin possible.

La personne au téléphone m'explique que témoigner est salutaire, que toutes les victimes ne le font pas, que je peux prendre mon temps. Ou raccrocher et rappeler, que je ne suis pas obligée de tout dire. Pas tout de suite. Mais ça me sort en lambeaux : la mémoire a craqué, le barrage cède.

Je veux tout dire, oui. Je veux hurler. Je veux que ça s'arrête, que ça sorte, que ça vive ailleurs qu'en moi, que ça me quitte.

La femme précise qu'une enquête est en cours. Qu'on a besoin de mon témoignage. Elle ajoute que

c'est important. Que c'est grave. Que je dois savoir que je ne suis pas seule. Mais je le sens, le devine même à travers le combiné. Ce n'est pas une enquête, c'est une résurrection.

Et tout au fond de moi, une voix – la mienne, enfouie, recroquevillée dans un coin sombre de mon enfance – se redresse, comme on reprend pied après avoir trop longtemps coulé. Pourtant, je me penche, essaie de voir jusqu'où ça descend. Mais il n'y a pas de fond, seulement le traumatisme qui tourne, flotte.

Dans ce tourbillon, je ressens l'absence d'un père, d'une mère. D'un refuge. Seule face à l'écho de mon passé, je regarde les images d'archives de l'abbé Pierre, traversée par une immense vague de nausée, de colère, mais je sais déjà que tout a changé. Parce qu'à l'intérieur, quelque chose s'est ouvert, parce qu'il n'est plus possible de vivre comme si rien ne s'était passé. Parce qu'il faut maintenant remonter le fil. Déterrer l'histoire. La mienne. La leur.

Il ne s'agit pas seulement d'un souvenir qui revient à la surface, mais d'une ligne de fracture qui sépare ma vie en deux hémisphères, que rien ne pourra jamais rapprocher.

Je me rends compte que j'ai marché toute une existence avec cette fracture invisible et qu'elle a orienté chacun de mes pas, m'a fait fuir certains visages, certaines voix, certains lieux. Ce n'est pas une révélation, plutôt une confirmation.

Le cri que je porte en moi depuis l'enfance n'était pas un rêve.

Il était réel.

Une faille s'est ouverte, béante, irrémédiable. Et je ne peux plus revenir en arrière.

Cette fracture n'est pas une faiblesse, mais une ouverture. Un passage, une lumière crue, douloureuse, mais vraie. Et dans cette lumière, je commence à voir.

Je revois cette pièce, ce piège. Tout en moi vacille, mais je reste debout : face à l'onde de choc qui me remonte jusqu'à l'os.

Je veux parler.

Je veux raconter.

Je veux comprendre.

Nous sommes au printemps 1974 à Charenton-le-Pont dans le Val-de-Marne, j'ai huit ans, j'accompagne René. Une demoiselle au chignon gris et à la jupe écossaise nous ouvre la porte d'un air mauvais, comme si ma présence la dérangerait, elle n'a pas l'air de savoir que j'allais venir. C'est mademoiselle Coutaz, qui sera la secrétaire de l'abbé Pierre jusqu'en 1982, fidèle jusqu'à son décès cette même année.

À l'entrée de cet appartement, j'aperçois une grande statue blanche, en plâtre ou en marbre. Très fine, les yeux plongeant vers le sol. J'ai presque envie de la saluer. Est-ce la Vierge Marie ? Et si c'est le cas, comment est-elle arrivée ici ? Car je n'ai encore

jamais vu Vierge Marie autre part que dans l'église de Bretagne où nous emmenait tante Juliette.

Je vois le vieux monsieur à la barbe grise, dont m'a parlé René, l'ami de ma mère qui travaille à Emmaüs et qui deviendra comme mon beau-père par la suite. Ces lunettes ne sont ni rondes ni carrées, plutôt droites au-dessus, avec en dessous, deux verres ovales suspendus dans le vide, les branches sombres comme un ciel qui pleut, comme ses vêtements noirs. Je remarque un peu de blanc sous sa gorge.

Il y a une vieille odeur dans ce bureau qui ne semble gêner personne, ni ce vieux monsieur que je vois ni René. Une odeur de rouille et de chien qui pique la langue, fouette les narines. De la poussière qui aurait trempé toute la nuit dans de l'urine ou de la colle, comme lorsqu'on fait du papier mâché à l'école. Les adultes semblent habitués, moi pas.

Je comprends que je suis devant un curé ou quelque chose comme ça, parce que pendant les vacances scolaires, tante Juliette nous forçait à aller à la messe tous les dimanches et les curés portaient de longues robes noires, et nous mettaient dans la bouche des lunes blanches quand nous étions sages. Il parle bien, ce papy, même s'il postillonne de partout. Il s'agite. Remet rapidement son bureau en ordre, tout en expliquant à René des affaires en cours. Il me regarde, me scrute en souriant parfois, semble impatient, un peu comme lorsqu'on joue avec un chien et qu'on lui envoie une balle.

Mais il n'est pas si grand. Pourtant, René m'avait prévenue : « Tu vas voir, on va rencontrer un grand monsieur, le fondateur, l'abbé Pierre. »

Il est plutôt tassé, comme écrasé, ses mains ont des friperies sur la peau, c'est un vieux qui connaît mon prénom et ça me fait drôle, parce que je ne lui ai pas encore parlé ; il le prononce pour me saluer.

René me met sur la chaise en face du bureau comme on poserait une valise avant de partir. Je tourne le dos à la grande porte : je vais devoir rester là, sur la chaise en bois dur qui craque comme un corbeau.

Dans le bureau de l'abbé Pierre, l'air de la pièce est vicié, tel un souffle qui peinerait à sortir. C'est une petite pièce exiguë, encombrée de dossiers. Des piles de papiers éparpillés à la surface de son petit bureau en bois, en fouillis.

En face de lui, des étagères remplies de livres. Certains sont ouverts, d'autres fermés, tous me semblent lourds, bien rangés, mais poussiéreux. Un vieux rideau marron ocre pend mollement devant la fenêtre, à moitié décroché, les bords usés. Je me sens presque épiée, comme si je n'avais pas ma place. Par moments, nos regards comme un éclair se croisent, furtifs ; même derrière ses lunettes, ses yeux ne peuvent pas se cacher. Mais je reste immobile, observant ce qui m'entoure.

La lampe en fer rouge avec une tête de grue bizarre en aluminium, soutenue par des ressorts, qu'il a comme décalée pour mieux regarder.

Le téléphone noir sur le coin du bureau avec les fils qui tourbillonnent.

Les feuilles griffonnées, étalées devant lui.

Tout dans cette pièce me semble d'un autre temps, figé dans l'attente. Il y a quelque chose de perturbant dans cette atmosphère. Je fais semblant de ne pas le voir, regarde de nouveau la grande bibliothèque fabriquée de planches en bois. L'impression que les murs se rapprochent, comme pour que je me sente à l'étroit, petite souris dans une boîte à curés. Il y a bien une fenêtre, mais trop loin pour apercevoir l'horizon. Je ne vois que les nuages blanc et bleu poussés par le vent, on dirait une pellicule de vieux film muet, avec un peu de couleurs.

Je remarque que René et le vieux monsieur se connaissent, car ils se tutoient, échangent une accolade amicale. Mais soudain, l'atmosphère change. Le Pierre semble s'énervé pour une raison que je ne comprends pas. Tape du poing sur la table, son visage devient dur, sa bouche bave et balbutie, son langage n'est plus aussi clair qu'au début, il faut certainement bien le connaître pour décrypter ce qu'il dit. Et il tourne autour de sa chaise, s'assied, se relève, arrange de nouveau son bureau, parle à René d'un dossier important, lui demande d'aller le chercher. Je crois bien qu'il doit se rendre à l'Emmaüs à côté, juste derrière l'appartement du vieux.

René s'exécute, me disant de rester sage, qu'il n'en a pas pour longtemps.